Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 98

Artikel: Ce que coûte la laïcisation des hôpitaux parisiens
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-257128

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

luer encore une fois la compagne de sa vie, avant d'aller la retrouver.

Et elle, lorsqu'elle serait à jamais réunie à son fils bien-aimé, qui viendrait prier pour elle et pour lui ?...

Tournant le coin de l'allée, elle arrivait à la petite tombe, tout émaillée de couronnes blanches et bleues, accrochées à la grille, surchargeant la pierre, la croix, même les rosiers alors nus et dépouillés de leurs feuilles.

Sur la plaque de marbre, on lisait :

JEAN-MAURICE REVEL
décédé à l'âge de 4 ans...

Jeanne, Maurice, les prénons unis du père et de la mère, séparés maintenant.

Elle avançait le front courbé sous le poids de ses amères pensées... Levant les yeux, elle s'arrêta saisie...

Il y avait quelqu'un devant « sa tombe ».

Un homme était là, debout, la tête dans ses mains, une gerbe de fleurs à ses pieds.

Le cœur battant bien fort, elle n'osait avancer.

Qui était-ce, sinon son mari qu'elle n'avait pas revu depuis cinq ans et qu'elle retrouvait près de leur enfant.

Elle était là, muette, immobile, ne pouvant se décider à se retirer, éprouvant à la fois une angoisse et une joie très douce à le sentir si près d'elle.

Brusquement il se retourna...

Ses jambes fléchirent, elle eût voulu fuir, mais déjà il était devant elle, la saluant gravement, avant le plus grand respect :

— Je vous demande pardon de vous avoir surprise ainsi, Jeanne, mais je suis arrivé d'hier et j'étais pressé de venir ici... Vous ne m'en voulez pas...

Il parlait doucement, la regardait avec son bon regardant regard d'autrefois.

Elle aussi le regardait, émue, sans répondre...

Il avait beaucoup changé en ces cinq années, les peines, les soucis avaient laissé leur profonde empreinte sur ses traits, quelques rides s'étaient creusées et ses tempes grisonnaient légèrement.

Il se méprit à son silence....

— Voulez vous que je me retire, Jeanne ?

Elle secoua la tête :

— Non, restez, je suis heureuse de vous voir ici, c'est la première fois...

— Je ne suis pas revenu en France depuis, dit-il simplement, l'état précaire de ma santé...

Elle éprouvait une émotion en songeant qu'il avait souffert loin d'elle, qu'il aurait pu mourir seul, là bas... Lui qu'elle avait tant aimé ! Lui, le père de son petit Jean !

— Sans une maladie que le climat aggravait, je n'aurais pas quitté notre factorerie.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait savoir ? dit-elle vivement.

— A quoi bon !

Ils se regardèrent et restèrent un moment silencieux...

Pour cacher son trouble, Jeanne agenouillée arrangeait délicatement les fleurs de son mari.

En se relevant, elle vit les yeux de Maurice fixés sur elle avec une expression si affectueuse et si triste qu'elle en fut touchée et lui tendit la main.

— Vous me détestez donc un peu moins, Jeanne ?

— Comment pouvez-vous parler de haine devant celui que nous avons tant aimé !

Doucement il retint la jeune femme.

— Ecoutez-moi, Jeanne, notre rencontre n'est pas seulement un effet du hasard, c'est un avertissement et une leçon. J'ai eu des torts envers vous... Dans ces cinq années d'isolement je me suis souvent absorbé dans de graves pensées. L'amour d'une mère n'est jamais trop grand, jamais trop saint, jamais trop exclusif... car il résume tous les amours. J'ai eu tort de me plaindre, de vous affliger et je vous demande pardon... Mais, au nom de notre tendresse commune qui nous a réunis près de notre petit enfant, voulez vous désormais venir prier ensemble et que la tombe nous voie aujourd'hui unis comme autrefois le berceau... Dites, le voulez-vous ?...

La jeune femme ne répondit pas, mais appuyant son front contre la poitrine de son mari, elle pleura, et ses larmes étaient douces, bien douces...

Alors, cueillant une rose de sa gerbe, le père l'offrit à la mère :

Et son nom, au mien, dit-il.

Et, au bras l'un de l'autre, les deux époux quittèrent ce lieu béni où, sous le regard de leur petit ange, leurs deux cœurs s'étaient confondus...

Arthur DOURLIAC.

Une maison à 47 Etages

Les Américains tiennent à leur titre de grands bâtisseurs. Ils construisent sans trêve et dressent vers le ciel des édifices de plus en plus imposants, du moins par la taille. New-York, qui se flattait déjà de posséder les plus hautes maisons du monde sera bientôt dominé par le « Singer Building », qui comprendra quarante-sept étages. Ce sky-craper s'élèvera à 612 pieds au-dessus du sol et s'étendra sur vingt-six mille pieds carrés. C'est dire qu'il sera le roi des buildings modernes. Ses fondations reposent directement sur le granit, à une profondeur de près de cent pieds. Il est construit entièrement de briques et d'acier. Actuellement, il ressemble à une cage d'oiseau gigantesque tant son armature comprend de cloisons rapprochées. Ses architectes prétendent qu'il résisterait à n'importe quel tremblement de terre et que le feu ne pourra point l'attaquer. En tout cas, il sera pourvu de tout un système de pompes et de réservoirs spéciaux pour le protéger des incendies. Il serait, en effet, impossible aux pompiers, avec l'outillage ordinaire, de combattre efficacement le feu à la hauteur du quarantième étage, par exemple.

Le « Singer Building » ne servira pas, pour les résidences particulières ; il sera utilisé uniquement par les hommes d'affaires, c'est-à-dire qu'on installera là des centaines et des centaines de bureaux. Et il faut bien reconnaître que si, au premier abord, de semblables bâtisses nous déconcertent par leur ampleur inélégante, elles sont, au point de vue du travail, admirablement organisées. Patrons et commis aiment leurs aises aux Etats Unis. Les architectes n'hésitent point à négliger l'esthétique s'ils peuvent gagner du temps, et assurer plus d'hygiène à leurs clients. Un bâtiment comme le « Singer Building » est, à lui seul, une véritable cité dans laquelle on travaillera depuis le sous-sol jusqu'au quarante-septième étage avec les mêmes commodités. Sans sortir de ses murs, vous pourrez profiter de la multiplicité des services qui sont à votre immédiate portée. Le Park Rowe, le Times, le Saint Jacques, l'Empire Buildings, sont déjà des modèles. Ce dernier, surtout, est curieux, car il amène directement ses locataires dans la maison à la hauteur du premier étage par le chemin de fer aérien.

Donc sans sortir d'un de ces skys-crapers, vous trouverez des salons de coiffure, des bureaux de tabac, des cireurs de bottes, des fleuristes, des bars, des restaurants, la poste, le télégraphe, le téléphone, des messagers, et tout ce dont un homme d'affaires peut avoir besoin sans délai. La circulation intérieure se pratique avec la même vitesse. Dans le « Singer Buildings », il y aura une dizaine d'ascenseurs « express », qui vont d'un seul élan jusqu'au dixième, et ensuite deviennent locaux, ou encore les « rapides » qui ne s'arrêtent qu'à un seul étage où l'activité est particulièrement intense.

A la Standard Oil Company, l'un des ascenseur ne va que du rez-de-chaussée au septième, sans discontinuer, car c'est là que se trouve le bureau de M. Rockfeller et de ses secrétaires.

Dans le hall central sur de vastes tableaux, sont affichés les noms des divers locataires et les directions à prendre pour aller les retrouver.

Tous les « offices » sont installés suivant une disposition symétrique avec leurs larges pupitres, leurs fauteuils à bascule, leur admirable éclairage. Partout, de la gaieté, de la lumière. Toujours aussi un système de fontaine avec philtre, et l'appareil à glace pour se désaltérer durant les chaleurs estivales. Dans certains bureaux même, on trouve des salles de douches et de bains.

De son fauteuil, le directeur peut communiquer directement avec la station des commissionnaires. Il lance un simple appel électrique, et quelques instants après, accourt le « boy » demandé. De même pour la poste, rien de plus pratique. A chaque étage s'ouvre une boîte qui correspond à un tube centralisateur. Dans le sous-sol s'opère directement la classification et les lettres sont envoyées au Post Office qui se charge de leur répartition.

Le téléphone fonctionne d'une manière parfaite et la communication est automatiquement établie en une seconde. Un chiffre vous donnera une idée de ce qu'est l'emploi du téléphone aux Etats-Unis : plus de cinq millards de conversations ont été échangées durant l'année dernière et, actuellement, on compte un téléphone par trente habitants, ce qui est une proportion considérable.

Le « Singer Building » qui a commencé le 1er mai 1906, sera terminé en janvier 1908. Mais il faut s'attendre à ce que ce géant soit, tour à tour, bientôt surpassé.

Ce que coûte la Laïcisation des Hôpitaux Parisiens

On commence à s'apercevoir des résultats désastreux qu'a produits la laïcisation des hôpitaux et des hospices de Paris. Les exigences de jour en jour croissantes du personnel secondaire, la misérable qualité de la plus grande partie des infirmiers et infirmières donnent à penser aux sectaires les plus endurcis et commencent à leur faire regretter les Sœurs.

Celles-ci pour honoraires recevaient, en tout et pour tout, chacune par an, à titre d'indemnité pour frais d'habillement, « deux cents francs. »

Elles étaient nourries, dira-t-on, mais les infirmières le sont aussi : elles étaient logées, mais leurs remplaçantes le sont aussi. Quand les infirmières ne demeurent pas à l'hôpital, elles reçoivent, à juste titre, il faut en convenir, — une indemnité de logement et de nourriture qui, selon la classe, varie de quatre cent cinquante francs à treize cents. De plus, elles ont une paye. Chaque infirmière coûte annuellement « mille quatre-vingt dix sept francs ». Ainsi donc, par chaque laïque qui a remplacé une sœur, on a grevé le budget de l'Assistance publique d'un supplément de dépenses de « huit cent quatre-vingt-sept francs. »

Mais il y a autre chose à considérer : dans une grande partie de nos hôpitaux, à la communauté se trouvait annexé un noviciat. Comme souvent les services étaient fort chargés, les religieuses avaient avec elles et sous leurs ordres, une ou plusieurs de ces jeunes postulantes qui remplissaient le rôle de surveillantes adjointes et qui ne touchaient d'ailleurs aucune indemnité. Il a fallu de toute nécessité remplacer ces novices qui ne coûtaient absolument rien par des laïques qui coûtent gros et qui ne rendent pas tous les services qu'on est en droit d'attendre de leur dévouement aux malades.

Carnet du paysan

Les composts — Engrais économique.— Les fanes des pommes de terre.

Les résidus de toute nature restés sans emploi, à la ferme, qu'ils soient d'origine animale ou végétale, tels que balayures, marcs, mauvaises herbes, criblures, suie, débris de cuir, chiffons, poils, épluchures, de légumes, etc, etc, doivent être soigneusement réservés pour l'établissement d'un compost. On appelle ainsi le simple mélange de ces divers déchets avec de la terre.

On prépare un compost en disposant successivement une couche de matière à utiliser et une couche de terre, jusqu'à ce qu'on obtienne un tas rectangulaire de 1, m. 50 à 2 mètres de hauteur.

La nature de la terre à employer est indifférente ; mais il est incontestable que si elle possède de bonnes qualités fertilisantes, le compost n'en sera que meilleur.

Généralement, on utilise celle qui se trouve le plus à la portée et, s'il est possible on y ajoute des boues de route, curures de fossé, cendres, platras. Ces substances augmentent la valeur du compost par l'apport des principes fertilisants qu'elles renferment et agissent physiquement, sur toute la masse dont elles augmentent la porosité.

Pour faciliter la décomposition des matières, il est indispensable de maintenir le tas humide, au moyen d'arrosages à l'eau seule ou ce qui est mieux encore, avec des eaux ménagères, des eaux grasses, du purin, en un mot, tout liquide contenant des élément utiles.

Une autre condition nécessaire à la bonne confection du compost est l'aération du tas, et le mélange le plus intime possible, des diverses matières qu'il renferme, afin de leur permettre de réagir les unes sur les autres et obtenir une masse de composition uniforme. Ce mélange s'opère par des recoupages et permet en même temps, l'aération.

Le tas doit être disposé dans un endroit ombragé pour que la dessication ne s'opère que lentement et sur une aire légèrement inclinée, afin de permettre aux eaux d'écoulement de se rendre dans une fosse disposée à cet effet : elles sont utilisées à nouveau à l'arrosage du tas.

Le dessus du tas est entouré de gazon sur le pourtour, de façon à former au centre une sorte de cuvette, dans laquelle on déverse les eaux d'arrosage. En outre, pour faciliter la pénétration de celle-ci, on pratique dans le tas à l'aide d'un marteau et d'un piquet, quelques trous verticaux et à différentes profondeurs.

La composition d'un compost, telle que nous l'avons indiquée au début de cet article, doit être complétée chaque fois que faire se peut, par une addition de chaux en quantité plus ou moins élevée, suivant la teneur en calcaire du sol auquel on destine ce compost.

La chaux vive est alors placée sur le sol à l'état de pierres, puis recouverte des terres et des matières diverses qui forment la masse, ou bien introduite en morceaux au moment où on opère les recoupages. Sous l'action de l'humidité, elle se délite, foisonne et échauffe le tas, ce qui contribue à activer considérablement les phénomènes de décomposition. Quelquefois, on se contente de disposer sur chaque assiette, une couche de chaux éteinte ; mais cette pratique est moins avantageuse que la précédente.

La chaux agit par sa causticité propre, sur les substances animales et végétales contenues dans le tas, détermine leur décomposition et amène ainsi la production de matières noires analogues à celles du fumier connues sous le nom de « beurre noir ». Elle détermine également la production d'ammoniaque que retient énergiquement la couche de terre, en raison de son remarquable pouvoir absorbant. Et la déperdition de ce principe fertilisant est fort peu à craindre, si le compost est maintenu dans un état d'humidité convenable.

Un compost bien confectionné, bien que formant un terreau assez riche en nitrates, ne constitue qu'un engrais pauvre en principes fertilisants. Pour que leur établissement puisse être considéré comme une bonne opération, il convient de réduire le plus possible, le prix de la main-d'œuvre.

Les charrois les arrosages, et les recoupages, se feront de préférence à l'époque du ralentissement des travaux. Pour la confection du tas, on emploiera la terre à proximité de l'emplacement, afin de réduire au minimum les frais de transport. En un mot, c'est au cultivateur à profiter de toutes les circonstances pour obtenir un produit dont, le prix de revient ne surpasse pas la valeur réelle.

N'y aurait-il pas dès lors, plus d'avantage à envoyer toutes ces matières directement au tas de fumier ?

Nous ne le pensons pas, parce qu'en général tous les débris et résidus employés en compost, sont d'une décomposition difficile. Mélangés au fumier, leur transformation en éléments assimilables serait très lente, contrairement à celle qui a lieu dans les composts, sous l'action sucessive de la chaux et des phénomènes de la nitrification. Le résultat est donc bien loin d'être identique.

L'établissement des composts est donc, en principe, une excellente opération, pour laquelle l'agriculteur ne doit considérer que la question économique ; dès lors ils ne faut pas perdre de vue, que s'ils fournissent un excellent terreau, ils ne constituent qu'un engrais de faible valeur.

* * *

Avec quatre poules, il faut 100 kilos de phosphate ordinaire par an. On dépose le phosphate dans le poulailler ; de temps en temps, on en répand quelques pelletées sur le sol, sous le perchoir, on gratte la fiente pour bien mélanger le tout.

Par une belle journée, on nettoie le poulailler et on fait sécher phosphate et fiente sur un sol propre, en ayant soin de bien parfaire le mélange en remuant et de briser les mottes. Puis on met en sacs. 400 kilos de cet engrais peuvent fumer un demi-hectare de céréales ou de choux. Le phosphate sert aussi aux poules à se poudrer. Il ne faut pas employer du superphosphate, parce qu'il renferme de l'acide sulfurique qui attaquerait les pattes des volailles.

* * *

De nombreuses analyses prouvent que les fanes de pommes de terre constituent une bonne fumure verte, riche surtout en azote, qu'il faut restituer au sol. Le procédé le plus avantageux est de fixer les fanes au fond des raies ouvertes par la charrue et de les enfouir en terre le plus parfaitement possible.

C'est un travail assez ennuyeux, il est vrai aussi préfère-t-on les brûler après les avoir ramassées en tas. L'incinération détruit alors les matières azotées, et les élément minéraux seuls sont restitués au sol. Si on estime 1 fr. 25 l'unité d'azote organique, la perte totale pour un hectare pourrait aller à 25 francs ; c'est à considérer. Au moins, les cendres devraient-elles être répandues uniformément sur tout le champ.

On s'en sert aussi comme litières : le piétinement des bêtes favorise leur décomposition. Il faut les mélanger avec la paille pour rendre la couche plus douce. On a conseillé aussi l'épandage sur les prairies, à charge d'enlever les débris après l'hiver. Comme elles contiennent 12 kilos 6 de potasse par hectare, c'est un appoint appréciable. Les pluies, en dissolvant cet engrais, l'entraînent dans le sol. Enfin, on a recommandé d'en faire des composts, en les stratifiant avec de la chaux. Somme toute, le premier procédé paraît des plus avantageux, l'enfouissement, à la condition qu'il sera parfaitement exécuté.

Passe-temps

Solutions du N° du 10 novembre 1907.

Devises : Ce sont les repasseuses, parce qu'elles font des repas sages.
C'est un jeu de cartes.

Devises

Qu'est-ce qui est léger et pesant et qui sert au prêtre et au soldat ?

Quelle est la sainte la plus près de Dieu ?

Editeur-imprimeur, G. Moritz, gérant.